

Mes plusieurs

Quelle horloge biologique ou astrale fait que je n'écris le terreau des poèmes ou récits que le matin ? Une tasse de café, le silence dans la maison, je me sens liquide, intérieurement en apesanteur. Corps presque inexistant, comme à côté ou au-dessus. Sur le clavier, de la langue coule, je respire au ralenti, une apnée tranquille aussi. Exempte de tout jugement, de toute attente, une navigation sans embarcation à tirer. Pas de boule d'épingles qui se balade ici ou là dans le corps lors de cette résidence matinale en ma langue maternelle. Si cet état d'apesanteur, de retrait du monde, survient aussi dans la journée, je préfère alors n'en faire aucun usage. Écrire serait malvenu, presque salissant. Mais pourquoi donc le matin, cet état-là débouche-t-il sur l'écriture ? Écrivant assise devant l'ordi au saut du lit, je n'ai sans doute pas encore mis cette distanciation entre écrire et être. L'irruption des mots est vécue comme une évidence. Une heure ou deux ou trois, assise à taper sur un clavier où les lettres semblent ne former qu'un résidu de ce qui me traverse en langue murmurée. Faudrait n'avoir pas même besoin du clavier, que la chose s'inscrive sans passer par le travail des doigts sur les trois rangées de lettres fabriquant du texte sur l'écran. Mais cette activité des doigts, sorte de prolongement de ce qui me baigne, n'est pas une gêne, ni perçue comme troublion malmenant cet état. C'est simple, sans tracasseries. Par contre, quelqu'un entrant dans la pièce me fait douleur, genre coup de poing à ce corps invisible mais bien réel de celle qui est en écriture. Impossible de répondre au téléphone non plus, comme si alors je devais faire un saut brusque d'une moi-même dans une autre moi-même. Ce n'est pas que je suis dérangée, plutôt que je suis arrachée.

Le matin au saut du lit, le bon endroit du temps. Une facilité, une profusion. Alors me semble intéressant l'état suivant, l'Acte 2 qui dépiaute cette coulée trop aisée. Si quelqu'un vient me parler, je ne reçois pas de coup, je suis seulement déplacée. Déconfinement pesant mais pas blessant. Je vis lors de cette immersion-là plusieurs strates simultanément. Il y a l'effort évoquant un travail manuel, démembrer, rebâtir. Une forte poussée d'énergie combative, qui a pour centre majeur ma tête, survient dès que je m'y mets. Je ne suis pas liquide mais au contraire musclée, athlétique. Dans cet agir de l'Acte 2, je jette, raccorde, ajoute, construit, répare, avec un détachement teinté d'un désir presque violent, du moins décidé, têtue. Des gestes de forgeronne, de mécanicienne. Acte que je peux faire n'importe quand, mais assise entre quatre murs. Ni un jardin, ni un balcon ne me conviennent même si parfois je dois m'en contenter, mais alors j'ai une sensation inconfortable. Un peu comme traquée ou en danger, pas envie que l'on me voit en passant dans la rue. Un genre de nudité finalement, l'âme à nu peut-être, du moins une scène intime. Une chambre d'hôtel, une pièce dans une maison, une cabane, font l'affaire. J'y fais mon abri provisoire très rapidement. Ayant eu la chance de vivre des années en Inde, sans réduire ces terres à un simple décor exotique, j'ai quelques outils pour l'édification rapide de cet habitat. Outils que l'Occident dira farfelus mais qui sont usuels sur ces terres.

Je parle mes écritures en gestation. Je ne me lève pas, je ne marche pas. Je me déplace pourtant entre deux continents, deux conceptions antagonistes, lors de cet Acte 2. Il existe deux sortes de poètes me disait il y a une vingtaine d'années une amie indienne qui avait un rayonnement

rappelant l'essence du feu à force de décennies de méditation, de rituels, de pèlerinages et d'effets de la Grâce.

Nara kavi, celui dont la poésie vient des fantasmes de l'esprit.

Vara kavi, celui dont la poésie jaillit par suite de la Grâce.

J'aurais dû ou pu cesser d'écrire plus longtemps ou définitivement, je ne le fis pas, l'espoir de rejoindre *Vara kavi* était-il en moi ? Plutôt une obstination. J'avais eu finalement de la compassion pour moi-même en reprenant le stylo dans les chambres d'hôtel en Asie du sud où à cette époque je passais beaucoup de temps et écrivais à toute vitesse comme menacée par un cataclysme. Gribouiller en douce des carnets. Il va sans dire que cette question-là, l'asiatique, continue son travail en moi durant l'Acte 2 mais d'une autre manière. Pierre Courtaud en fut un complice bienveillant. *L'assouplissement radical d'une langue* « ennemie » disait-il.

Et puis je suis une femme. Écrire, un lieu de soi, universel, qui n'aurait pas de sexe, de genre ? Cet universalisme est un concept mâle justifié par du Dieu ou du Logos que nombre de femmes interrogent, pas impunément bien sûr. Il ne suffit pas de féminiser ou reféminiser quelques mots ou des règles grammaticales, il nous faut tout reprendre, aller dans les coins et recoins ou grandes étendues muettes depuis des lustres. Cette résistance au virus du Patriarcat comme disent les Femen se retrouve aussi dans ce comment j'écris. C'est lors de mon deuxième état d'écrivante que ce souffle-là m'est le plus lisible. Je le sens dans mes nerfs, faut rompre, désobéir. Il ne s'agit pas de préoccupations avant-gardistes, ou d'inventer des contraintes pour gouger la langue. De quoi d'autre ? J'oublie alors de respirer, j'attends comme une animale à l'affût devant le texte en cours. Un blanc, de muette, sans voix. Comment écrire de ça ? Un lieu mémoriel s'agite. Sophocle, dans un texte dont ne reste que la trame « La voix de la navette » signifia cette épreuve particulière aux femmes. Philomèle, violée par son beau-frère, eut aussi la langue coupée par cet homme. De ses mains courant avec la navette elle tissa une étoffe pour tuer le silence, retrouver de sa langue.

Langue arrachée. Voix mutilée... Consciemment ou à peine consciemment, j'ai mémoire de cette amputation ancestrale, mondiale. Sauter par-dessus ou les farfouiller ces montagnes d'interdits, ces lois viriles, avec la navette du clavier.

Peu à peu, je vais retrouver mon respiré car une étrangeté advient.

Je ne me sens plus seule mais parcelle d'un grand corps. Ce n'est ni symbolique, ni imaginaire. Je suis entourée, ma voix n'est plus la mienne, voix d'elles en moi. Parfois de la hargne me soulève, je fonce comme à l'intérieur de moi, à casser non pas une hésitation mais cette peau qui empêche, enferme. Des présences m'y aident. Nous nous attaquons à des castrateurs de toutes sortes qui rodent dans la pièce où j'écris. C'est sans doute pour cela aussi que balcon ou jardin ne me conviennent pas, espace où ces forces-là ont plus de champ pour résister à ma guerre.

Parfois, au contraire je baisse la tête à fleur du clavier, me tapir physiquement dans un abri durant cet Acte 2. Oui, vite me mettre à l'abri lorsque je sens que déraiper chez l'ennemi est sous-jacent. Je guette l'inattendu salvateur ou me perds dans un fouillis brumeux et fatigant. Je ne baisse pas les bras mais je fais marche-arrière en moi mais aussi loin de moi. J'écris lentement, mot à mot, un déchiffrement laborieux.

Et puis, il faut bien que cette guerre cesse, je prends une grande respiration, je ferme avec soulagement l'ordi, je me lève. Fini pour aujourd'hui. Comme si cette part écrivante n'existait plus ou plutôt était restée assise, invisible, mais m'attendant au saut du lit puis réclamant ses

luttres durant le second Acte. En Inde on dit que c'est la déesse Sarasvatî qui donne le premier mot à l'enfant. Puisse-t-elle donner aussi le courage de Philomèle.